

XXI.

Le lendemain, aussitôt qu'il fit jour, Alice courut auprès de Madame Warner ; toute la nuit elle avait encore songé à ce que lui avait dit Marguerite, mais elle avait repoussé loin d'elle ces pensées, et le souvenir de sa mère effaça tout ; madame Warner était bien triste lorsqu'Alice entra ; elle aussi n'avait pu fermer l'œil de la nuit. Par moment, elle songeait à se lever au milieu des ténèbres et du silence, puis à aller rejoindre sa fille, à tout lui avouer et à lui demander si elle l'aimait assez pour fuir toutes deux ensemble ; et ce projet bientôt lui semblait déraisonnable, et elle le repoussait.

—Comment as-tu passé la nuit ? dit Alice en se jetant au cou de sa mère.

—Bien, répondit celle-ci : et toi, mon enfant ?

—J'ai dormi jusqu'à ce moment, ma mère.

—On ne le croirait pas à te voir, continua madame Warner ; tu es pâle et tes yeux sont abattus.

Alice regarda sa mère.

—C'est comme toi, dit-elle : ta figure semble affligée ; tu es donc toujours chagrine ?

Elle attira doucement son enfant contre elle, et essayant de lui sourire :

En ce moment Louise accourut et annonça que M. Enrich était au salon et demandait à présenter ses hommages à madame Warner et à sa fille ; Louise s'éloigna.

—Enrich ! dit Alice, Enrich ! mais depuis quand est-il arrivé ?

—Depuis hier, à ce que je crois, répondit sa mère.

Alice demeura pensive, et, durant le court trajet du jardin à la maison, elle parut éprouver une émotion violente, mais qu'elle s'efforça de cacher. Quand elles furent sur le point d'entrer, madame Warner lui demanda si elle voulait voir Enrich.

—Si je veux le voir ? oh ! oui, ma mère : ce bon Enrich, il s'est souvenu de nous.

—Et cependant j'ai été souvent peu généreuse avec lui, pensa-t-elle.

Elles entrèrent bientôt dans le salon ; Enrich alla au-devant d'elles et les salua profondément, mais sans crainte ; puis ses regards tombèrent avec intérêt sur Alice qui baissa les yeux.

Madame Warner le pria de s'asseoir.

Et pendant qu'il approchait des sièges, Alice le regardait ; elle le trouvait grandi et devenu un homme ; sa douce figure, sans être moins agréable, était plus sévère ; ses yeux, sans être moins tristes, étaient plus brillants ; sa démarche, sans être moins gracieuse, était plus digne ; Alice vit tout cela du premier coup-d'œil, et en éprouva une joie secrète.

—Me pardonnez-vous, madame, dit-il à madame Warner, de m'être présenté chez vous sans en avoir sollicité la permission ?

—N'êtes-vous pas un ancien ami ? répondit madame Warner ; vous avez toujours été le bienvenu chez moi, et vous le serez encore aujourd'hui. Mais vous ne dites rien à Alice ; comment la trouvez-vous, monsieur ?

Enrich regarda la jeune fille en tremblant, et ne put trouver une seule parole à lui adresser, tant son émotion était forte ; Alice le devina et ne voulut pas prolonger plus longtemps son embarras ; elle fit quelques pas et lui tendit la main ; Enrich la pressa avec effusion.

Ne me trouvez-vous pas changée, Enrich ? dit-elle.

—Changée ! oui, mademoiselle.

—Il m'appelle mademoiselle, dit Alice en se tournant vers sa mère ; —il paraît, *monsieur*, que depuis que vous ne m'avez vue, vous êtes bien changée aussi ?

L'embarras d'Enrich redoubla.

—Par quel hasard êtes-vous dans ce pays ? reprit madame Warner.

—C'est ce que j'allais lui demander, continua Alice en souriant. Eh bien ! *monsieur*, apprendrez-vous à ma mère par quel hasard nous vous rencontrons ici ?

Enrich regarda la jeune fille, mais sans trembler, et répondit sans la moindre hésitation :

—Vous attribuez cela au hasard, mademoiselle ?

Alice baissa à son tour les yeux et devint toute rouge.

Il se fit un silence de quelque temps, tout le monde était gêné, embarrassé ; madame Warner jugea convenable de donner à la conversation une autre direction.

—Madame la baronne, votre mère, vous a chargé sans doute de lettres pour ma fille et pour moi ? dit-elle.

—Non, madame.

—Elle nous a oubliées ! reprit madame Warner ; ce n'est pas bien de sa part ; Alice et moi avons pensé, quoique absentes, à nos amis, et je me croyais assez amie de votre mère, pour espérer qu'elle se souviendrait de nous.

—Je suis parti sans prévenir ma mère, dit Enrich d'une voix ferme.

Alice ne put réprimer un mouvement de surprise.

—Sans la prévenir ! dit-elle : sans la prévenir, elle qui vous aime tant ! oh ! c'est bien mal, monsieur, et si ce n'était point vous qui me le disiez, je ne le croirais point.

Enrich regarda madame Warner.

—Oui, c'est mal en effet, reprit-il ; c'est très-mal de quitter les personnes pour lesquelles on se sent de l'affection, de les quitter surtout sans les préparer au chagrin qu'on leur causera, sans leur dire même adieu, sans leur apprendre où l'on va ; oui, c'est très-mal, et madame votre mère, qui m'entend et ne me fait aucun reproche, est de votre avis sans doute, mademoiselle ; n'est-ce pas, madame ?

—On peut quitter tout le monde, excepté sa mère, monsieur, répondit madame Warner d'une voix ferme : des événements peuvent survenir qui nous forcent à partir sans en avertir même ceux que nous aimons, ceux que nous avons coutume de voir chaque jour ; —je le conçois, je le comprends ; —mais il n'est point d'excuse pour agir envers sa mère ainsi qu'envers tous, et puisque vous voulez connaître mon opinion sur votre conduite à l'égard de madame la baronne d'Ofterdingen, je vous dirai, monsieur, que vous avez eu raison en présumant que je serais de l'avis de ma fille ; je le partage complètement, et comme elle je vous dis que c'est très-mal.

—Tu lui parles presque sévèrement, interrompit Alice.

Madame Warner regarda sa fille en souriant.

—Monsieur sait comment je lui parle, reprit-elle.

Et se tournant vers Enrich :

—N'est-ce pas, monsieur, que nous nous comprenons ?